

**"L'A DIT PAN A DAVID"
LES EXPLOITS ET LES BETISES
DANS LE RECIT AUTOBIOGRAPHIQUE**

Aliyah MORGENSTERN

Université Paris III-URA 1031/LEAPLE

1. PRESENTATION

Le point de départ de ce travail est l'étude de la genèse des auto-désignations sujets et de la mise en place du pronom *je* faite en collaboration avec Mireille Brigaudiot, Laurent Danon-Boileau et Catherine Nicolas (Brigaudiot, Nicolas & Morgenstern 1993, 1994, 1996, Brigaudiot, Danon-Boileau & Morgenstern 1996, Danon-Boileau 1994, Morgenstern 1995).

L'expression de la subjectivité n'est bien sûr pas limitée aux auto-désignations. Le choix de ces marqueurs privilégiés m'a permis dans un premier temps d'émettre des hypothèses qui ont été replacées dans le cadre du développement général du langage de l'enfant. J'ai notamment cherché à les corrélérer à l'investissement de genres de discours différents et à des phénomènes au niveau symbolique, en prenant en compte ce qui marque dans son langage la relation de l'enfant avec ses désirs, ses affects, mais également avec ce qu'il se représente des désirs et des affects de l'autre.

Mon travail est parti d'un premier constat: entre dix-huit mois et deux ans et demi, des marqueurs variés sont utilisés par l'enfant pour se désigner: absence de forme, voyelles préverbaux, prénom, *il/elle*, *moi*, *tu*, *je*. Entre deux ans et demi et trois ans, l'emploi de *je* se stabilise et les autres marqueurs tendent à disparaître en fonction sujet. Au même moment, les enfants sortent d'un emploi simplement déictique du langage et manipulent différents temps, modalités et aspects. A partir de ces observations, les questions qui se posaient étaient les suivantes:

- Comment rendre compte de la simultanéité des formes?
- Ont-elles chacune des valeurs différentes au sein des énoncés et dans tous les contextes de production?
- Y-a-t-il une succession d'opérations énonciatives nécessaires à la construction chez l'enfant de son rôle d'énonciateur?

Je rendrai compte du parcours d'un enfant francophone nommé Léonard que j'ai filmé entre 1;08 et 3;03 une fois par mois pendant une heure. J'ai donc travaillé sur la transcription de 15h de vidéo. Je me servirai également d'exemples pris dans d'autres corpus.

On peut séparer le processus d'acquisition de la première personne chez Léonard en 3 périodes:

- Période I entre 1;09 et 2;02 aucune forme adulte n'est produite. On trouve des voyelles préverbaux et la forme zéro en majorité, mais aussi le prénom.
- Période II entre 2;03 et 2;08, toutes les formes sont utilisées: zéro, prénom, voyelle, moi, je, il.
- Période III entre 2;09 et 3;03, plus de la moitié des énoncés contiennent des "formes adultes".

En étudiant les contextes dans lesquels les différentes formes sont utilisées, on se rend compte que l'on peut différencier les situations de récit et de discours.

Dans le discours,

- soit l'enfant parle de lui en tant que support modal, émettant ses désirs ses sentiments et petit à petit modalise de plus en plus ses énoncés en laissant des traces de son rôle d'énonciateur. En début de corpus, des absences de forme et des voyelles préverbaux sont principalement attestées dans des énoncés du type: Léonard.2;01 - P.97/L.14: *vøzueapatamodle*. Puis on trouve de plus en plus de "je".
- soit l'enfant parle de lui en tant qu'agent opérant un contraste entre lui-même et les autres et utilise surtout *moi* ou *moi je*. 2;02 "Moi fait la photo." (alors que je le filme, il veut me prendre le caméscope et filmer).

Par contre dans le récit il utilise les formes *il* parfois associées au prénom. Dans mon corpus, l'utilisation du *il* représente plus d'un tiers des auto-désignations autour de 30 mois. Il s'agit donc d'un phénomène important.

Une explication des différences basée sur le système linguistique lui-même ne peut rendre compte de ces différents emplois dans le récit. Il nous faut donc trouver une explication fondée sur la spécificité du genre narratif.

Il faut souligner le genre d'énoncés dans lequel on trouve ces recours à la troisième personne.

Il s'agit de contextes dans lesquels Léonard est particulièrement fier d'avoir fait quelque chose: c'est ce que nous avons nommé des exploits.

"nona l'a fait le clown crocodile".

Il est fier d'une invention. Sa mère a fait un crocodile en pâte à modeler et Léonard lui a ajouté un chapeau et un gros nez. C'est devenu un clown crocodile.

Avec Mireille Brigaudiot, nous avons également analysé le corpus d'un autre enfant, Guillaume (Brigaudiot, Nicolas 1990), qui à 2;05, par exemple dit "t'as fait une grosse bêtise" alors qu'il vient de casser un jouet. Il reproduit le genre d'énoncés qu'elle lui a adressé de nombreuses fois dans des circonstances similaires.

En étudiant systématiquement les énoncés à la deuxième et à la troisième personne des deux enfants, on a pu constater:

- l'enfant a recours au *tu* ou *il* dans les situations où il a une conduite qui le met en rupture avec la norme: la désobéissance ou l'exploit. Dans le cas de *tu*, l'enfant fait revivre la parole que la mère lui a adressé dans une situation similaire; le *tu* est une sorte d'écho.
- l'enfant a recours au *il* quand il est dans une situation de récit qui suppose la mise en mot d'une sorte de projection cinématographique des événements qui se déroulent dans sa tête. Les images qu'il revoit provoquent le même sentiment d'altérité que l'image de soi dans le miroir ou sur une photo. Or on sait qu'à la même époque, l'enfant ne se désigne pas en disant *je* ou *moi* quand il parle de son reflet dans le miroir ou sur une photo.

II. ANALYSE DES EXTRAITS DE CORPUS

II.1 "L'a dit pan à David".

Léonard 2;02.

Léonard est sur le point de prendre le bain. Il est déshabillé, dans les bras de sa mère. Elle l'embrasse puis il frotte son bras comme pour effacer le baiser, puis porte son doigt sur son visage entre les yeux.

ladipāadavib //

M: T'as dit pan à ...

L: ladipāadadib //

P entre dans la salle de bain.

P: T'as dit pan à David?

L: wi //

M: David de la crèche?

L: leonaila / leonaadipāadadib //

28:00

M: Pourquoi?

L: wi //

M: Pourquoi t'as dit pan à David? David il t'avait dit pan aussi?

L: pabodadibpoadadib //

Il ponctue les "pas beau" d'un mouvement de main comme s'il le frappait.

M: Ah bon, il est méchant?

L: pakø / ilemejōipløæ / pakø / pa / dadibaēpozitwæ //
M rit.

M: David il a un suppositoire?

L: awiemalad / pakø / takup //

M: Tchekecheke ça coupe comme ça?

Elle le chatouille.

Et alors on lui a mis un suppositoire parce qu'il était malade?

L: wi //

M: Et alors toi tu lui a dit pan?

L fait oui de la tête.

T'étais pas très... C'est pas comme ça qu'on soutient ses amis dans la maladie mon chéri. Hop.

Elle finit de lui enlever sa couche.

Dans la séquence précédente, Léonard a été amené à raconter ce qui est arrivé à la crèche à partir d'une question de ses parents :

P: Qu'est-ce que t'as fait à la crèche aujourd'hui?

L: atata xx lakæflafelafe / lapatamodle //

La question lui montre que ses parents ont besoin d'avoir une information qu'il est seul à connaître, car ils n'étaient pas témoins des événements. Puis, au moment de se préparer pour le bain, alors qu'il était tout nu dans les bras de sa mère, il a été un peu agressif avec elle, mais sur un mode taquin: elle lui faisait des bisous sur le bras et il jouait à les effacer avec la main en disant "pas bisous sur les bras".

Il va conjoindre le mode narratif et son humeur un peu agressive en ré-initiant l'entrée dans le récit à partir d'une association gestuelle et visuelle. Il donne l'impression de revivre la scène d'autant plus qu'il ponctue ses énoncés de gestes violents montrant qu'il a frappé David au

visage. Il donne donc à voir la scène à ses parents en la racontant et la mimant et en se représentant comme un personnage au même titre que David. Cette distance entre l'enfant sur le point de prendre son bain à la maison, et l'enfant de la crèche est marquée par l'usage de la troisième personne. Par ailleurs, puisque le petit garçon a été filmé, j'ai pu constater que quand il produit cet énoncé, il ne regarde pas du tout son interlocutrice. Son regard est vague, comme s'il était concentré sur la scène qui se déroule dans sa tête. Cela nous a rappelé ce que dit Cuxac sur le récit en Langue des Signes Française. Quand le signeur est engagé dans une activité de récit, il ne regarde pas son interlocuteur.

A la ligne 11 on a explicitation de l'identité des deux protagonistes d'abord par la question de M (L.30) "David de la crèche?" Léonard ne répond pas directement mais localise explicitement un autre agent en reprenant l'usage d'un prénom, le sien:

L.31: leonaila/leonaadipɔadadib.

On voit donc que Léonard emploie son prénom pour parler de l'agent une fois qu'il a besoin de marquer la place des personnages dans la scène. Il se positionne ici en tant que celui qui raconte. Il partage donc le point de vue de ses parents et porte un regard d'observateur sur la scène. Ce dédoublement lui permet de bien distinguer le plan de la journée passée à la crèche et le plan de son présent à la maison. Mais tout en racontant il mime, ce qui crée un lien entre le Léonard "parleur" et le Léonard "acteur". Le corps de Léonard énonciateur sert de support pour montrer à sa mère le Léonard personnage de son récit.

Le deuxième temps de cet épisode se constitue des commentaires de Léonard sur l'événement en réponse à la question catégorielle de sa mère (L.14) "Pourquoi t'as dit pan à David?" C'est donc M qui poursuit et approfondit le thème, mais c'est l'enfant qui a les moyens d'enchaîner grâce à des réponses induites qu'il est seul à pouvoir donner. La continuité va être créée par des explications. Dans le premier énoncé:

L. 35 pabodadibpaboadadib

Léonard se contente d'apporter un commentaire appréciatif sur David, et c'est la place de cet énoncé à la suite de la question de l'adulte qui en fait une explication. Le deuxième énoncé:

L. 38 pakø/ilemesɔiploæse/pakø/pa/didiaɛpozitwaɛ

crée un enchaînement plus explicite et plus complexe avec l'utilisation d'une marque de connexion /pakø/ qui justifie l'appréciation antérieure. Dans ces commentaires, Léonard n'emploie plus l'accompli comme il l'avait fait pour raconter l'événement, car il s'agit d'attribuer des caractéristiques à David qui justifieront son acte agressif envers lui. (Il a été capable de présenter une série de justifications qui avaient leur cohérence pour lui).

II.2 Le livre déchiré

Léonard 2;05

Léonard vient de lire un livre avec son père. Pendant que les adultes discutaient L. a chanté et déchiré le livre.

L: evwalakaselolivdɛdɛdmamã / **vwalalalakaselɔliv //**

A: Elle va pas être contente maman.

L: pakɔtɔtmamã //

Il a l'air de jubiler.

48:00

A: Et toi t'es content?

Il prend une petite voix. Son père ramasse les morceaux.

L: kaselɔliv / a xxx lɔlivilekase / **velɔidibkilekase //**

Il prend ce qu'il reste du livre et court vers la cuisine.

COUPURE.

*Dans la cuisine M est au téléphone. L lui montre les images de Bambi.
(...)Elle dit aurevoir et raccroche.*

Alors Léonard, qu'est-ce que t'as fait avec le livre?

A: C'est le carnage.

L: *akokōs //*

M: Qu'est-ce que t'as fait avec le livre de Florence?

L: *akudiba //*

M: Non, mais qu'est-ce que t'as fait avec?

L: **laladesire //**

M: Oh!

A: Qui c'est qui l'a déchiré?

50:00

L: **ebēivazotealapubēl //**

M: C'est qui qui a déchiré ce livre?

L: **nonax //**

M: Et pourquoi? Il est pas beau?

L: *wilegkoafokōs //*

M: Pourquoi tu l'as déchiré Léonard?

L: *seafokōsiletokogko //*

M: Il trop gros? Qui est trop gros?

L: *wi / epōpalix / epōpalixlōliv / lōlivile / legko //*

M: Tu peux pas lire le livre parce qu'il est gros?

L: *wi //*

M: Ben ça alors c'est bizarre.

L: *vwala //*

J'ai choisi ce deuxième passage parce qu'on y voit Léonard faire une bêtise en l'absence de sa mère qui parle au téléphone dans une autre pièce et ensuite la lui raconter et la justifier. Au niveau des formes, on peut étudier le passage de la première à la troisième personne pour se désigner.

Léonard vient de regarder un livre avec moi et il commence à le déchirer.

"Casser le livre"

Léonard a en main un livre dans lequel il y a deux histoires, une sur Bambi, et une sur "l'abominable homme des neiges". Alors qu'il a l'air d'apprécier l'activité de lecture, Léonard se met à déchirer le passage du livre sur "l'abominable homme des neiges". Cet acte est apparemment bizarre et crée une rupture sur le plan symbolique et sur le plan dialogique. L'analyse de ce passage peut nous permettre de comprendre pourquoi Léonard manifeste cette violence destructrice. L'acte de déchirer s'accompagne de chansons et de jubilation ce qui montre le plaisir que Léonard éprouve.

Il a l'air heureux de la possibilité de mécontenter sa mère (L.6-78-9). Cela nous donne à penser que toute cette violence portée à l'encontre du livre était peut-être en partie un déplacement d'une certaine colère contre sa mère qui l'a abandonné déjà plusieurs fois lors de cette soirée pour parler au téléphone. Les énoncés apparemment descriptifs qui reprennent le thème (L.3) "cassé le livre" sont en fait des manifestations de sa jubilation, car il a accompli son projet et après avoir partagé les résultats avec son père et moi-même, il s'empresse d'aller l'annoncer à sa mère

L.9: velqidikilekase.

Les réponses à la question de sa mère¹⁵ "qu'est-ce que t'as fait avec le livre de Florence?" sont à la troisième personne, qu'il s'agisse de raconter ce qu'il a fait

L.21 - **laladesike**

ou de faire disparaître le problème avec l'énoncé

L.24 - **ebëivazatealapubel.**

Les marques d'aspect en décalage avec le présent de l'énonciation sont accompagnées de marques de troisième personne en rupture avec l'énonciateur. Léonard établit donc une distance entre lui-même en tant que support de modalité et en tant qu'agent, d'autant plus qu'il s'agit de bêtises. Il va identifier l'agent (L. 26), mais l'emploi de son prénom lui permet de continuer ce dédoublement et de ne pas impliquer le petit garçon qui vient raconter ce qui s'est passé à sa mère, à la bêtise qui s'est produite. Un mois plus tard, il va d'ailleurs inventer le personnage de Jean-Patrick, un autre lui-même qu'il va rendre responsable de ses bêtises comme d'avoir cassé son petit lit de bébé.

Par contre, on peut constater que ses commentaires explicatifs contiennent les marques du support de modalité (L.28 et L.32) d'abord un adjectif appréciatif "gros" puis un passage à la première personne esquissée à travers des voyelles préverbaux:

epəpalix/epəpalixlɔliv/ləlivle/legro.

II.3 L'image de Léonard petit. 2;11

Léonard 2;11

Léonard et sa mère regardent une vidéo de Léonard filmée quelques mois plus tôt.

M: C'est qui lui?

L: C'est Patrick.

A: Ouais, t'as reconnu!

L: Ouais.

A: Et lui c'est qui?

L: C'est Léonard.

A: Et qu'est-ce qui fait?

L: I mange.

A: Et t'aimes toujours la purée?

L: Ouais. Maman!

M: Ouais.

38:00

L: Pourquoi moi je voulais d'autres images?

M: Parce que t'en avais marre de la salle de bain.

A: Tu veux essayer autre chose?

L: Ouais.

M: Tu veux qu'on avance encore?

L: Ouais parce que i mange, i mange toujours.

M: Ben dis donc t'avais pas beaucoup mangé ce soir là.

A: C'est ça qui est...

M: Quoi vas-y c'est ça qui est...

A: Non non. Vous allez jamais pouvoir regarder toutes les heures de suite parce que c'est très chiant. Et en même temps quand on est les parents...

L: Et ze veux qu'on avance un peu.

M: On avance.

Elle avance.

L: Z'ai mangé et puis, et puis...

A: Après qu'est-ce que t'as fait?

Comme beaucoup d'enfants du même âge, Léonard se remet à employer son prénom pour se désigner en tant qu'objet devant son image au lieu de répondre avec le pronom *moi* à la question

"Alors c'est qui que tu vois?"

ZAZZO (1993) a d'ailleurs remarqué la persistance du prénom pour désigner l'image spéculaire ou filmée. Si l'emploi du prénom peut être liée à la formulation de la question de l'adulte, le plus important est que

"L'interrogation a pour cible un double perceptif, déjà reconnu certes mais qui est encore un objet, qui n'est pas vraiment approprié, qui ne fait pas corps avec soi-même. Il reste à distance" (p.204).

Si Léonard a fait preuve qu'il était capable d'unifier le "moi d'avant" au "moi de maintenant" dans la marque de première personne, dans des séquences précédentes où il m'a expliqué par exemple: quand j'étais petit, je disais "ta", maintenant je dis "table", il n'était alors pas confronté directement à son image. Avec ce double apparu sur l'écran de télévision, il ne peut plus se maintenir en tant que "être unique et singulier". De plus, il est face à la vidéo dans la même position que sa mère, celle d'observateur. Il emploie donc des marques d'objectivation pour désigner le personnage qu'ils regardent tous les deux (parmi d'autres comme son père, sa mère et Patrick, un ami, qui apparaissent également dans le film). Il s'agit du prénom quand il le désigne en tant qu'objet et du pronom de troisième personne quand il est sujet dans l'énoncé.(P.337/L.1 à 8):

M: C'est qui lui?

L: C'est Patrick.

A: Ouais, t'as reconnu!

L: Ouais.

A: Et lui c'est qui?

L: **C'est Léonard.**

A: Et qu'est-ce qui fait?

L: **I mange.**

On voit les marques de personnes prendre des fonctions différentes. Si Léonard décrit l'agent de procès comme "manger" à l'aide de la troisième personne, il désigne le siège des affects à l'aide de la première personne. Il y a non seulement une opposition entre Léonard "bébé" et Léonard "grand", mais également entre le Léonard de maintenant et celui d'il y a cinq minutes (P.337/L.12):

L: **Pourquoi moi je voulais d'autres images?**

M: Parce que t'en avais marre de la salle de bain.

A: Tu veux essayer autre chose?

L: Ouais.

M: Tu veux qu'on avance encore?

L: Ouais parce que **i mange, i mange toujours.**

Quand Léonard demande pourquoi il voulait d'autres images, il ne parle ni de lui dans le présent de l'énonciation, ni de lui dans le film, mais du fait qu'il s'est vite lassé de voir la même activité sur l'écran (P.336/L.29 "Pourquoi y'a pas d'autres images?"). Ce passage confirme cependant le fait qu'il utilise la troisième personne pour parler de l'agent et marquer la distance entre celui qui parle et celui qui fait. De plus, l'action de manger se situe sur un autre plan, sur la télévision. La distance n'est pas construite avec une marque temporelle puisque les énoncés sont au présent, mais une marque de personne. Par contre, il emploie la première personne

avec une marque de contraste *-moi je -* pour parler du support des modalités capable de vouloir ou d'avoir peur. Les opérations de comparaison et de différenciation sont exprimées par le pronom renforcé *moi* et l'imparfait.

Mais les formes d'auto-désignations ne sont pas stables puisque Léonard passe de *il* à *je*

P.337/L.26: "**Z'ai mangé et puis, et puis...**".

Or ici la marque de première personne est associée à l'accompli. L'énoncé n'est pas au présent mais au passé composé. Léonard a changé de perspective, il ne s'agit plus d'une description de ce que le petit garçon sur l'écran est en train de faire, mais d'un récit. L'acte de manger s'inscrit à l'intérieur d'une suite d'événements avec des marqueurs de structure narrative: "et puis, et puis" ainsi que le passé composé.

Contrairement à ce qui se passait dans la période II, quand Léonard parle de lui-même dans le passé, que ce soit en tant qu'agent ou en tant que support de modalité, il emploie des marques de première personne. Il est capable de désigner ses différents "selves" de différentes époques à l'aide de la même marque. Par contre, deux Léonards ne peuvent pas coexister dans le présent. Quand il décrit au présent ce qu'il voit sur la télévision, il marque la distinction avec la troisième personne.

III. CONCLUSION

Le récit a un rôle important dans la construction de la personne chez l'enfant. Dire *je* c'est être capable d'avoir la même marque pour désigner l'agent et le support d'énonciation. Pour cela, il faut se dégager à la fois de l'un et de l'autre. Cette mise à distance se fait notamment à travers un décrochage par rapport à l'actualité que l'on peut appeler récit. Chez Léonard en particulier, cette rupture se fait à l'aide de la troisième personne comme s'il reproduisait le regard que l'adulte a sur lui. Or sa mère parle souvent de lui à la troisième personne en le présentant comme un héros. L'enfant s'identifie donc à la représentation donnée par la parole de la mère, cette parole lui sert de support.

On peut remarquer que chez certains enfants psychotiques il n'y a tout simplement pas de mise en relation d'une représentation rémémorée avec l'actualité. Ils emploient très souvent la deuxième ou la troisième personne à la place de la première. Il pourrait y avoir la même disjonction entre l'agent et le support de pensée que l'on a trouvée chez Léonard. Cette distance est rarement abolie. Les exemples que j'ai trouvés sont également dans des situations traumatisantes ou extraordinaires. La petite Martha (Bettelheim, 1969) s'est faite réprimandée par une vendeuse dans un magasin et raconte à propos d'elle-même. "Elle a touché les jouets dans le magasin de Wolf. C'est Martha qui a fait ça et Wolf n'était pas content." Dimitri, un enfant prépsychotique dont le corpus a été étudié par E. Mathiot dans sa thèse (1996) a recours à la troisième personne quand il veut se protéger. "Laissez-le tranquille!". Il y a une disjonction entre l'enfant victime de la persécution des adultes et son protecteur (lui-même). L'enfant ne peut se désigner à la fois comme agent, ou patient, et en tant que support de modalité. Dans les moments de grande tension, Il se dissocie et perd le sentiment d'unité qui fait qu'il peut dire *je*.

A la fin du processus d'acquisition un enfant comme Léonard par contre conjoindra ses rôles de narrateur et de héros en faisant des récits autobiographiques à la première personne.